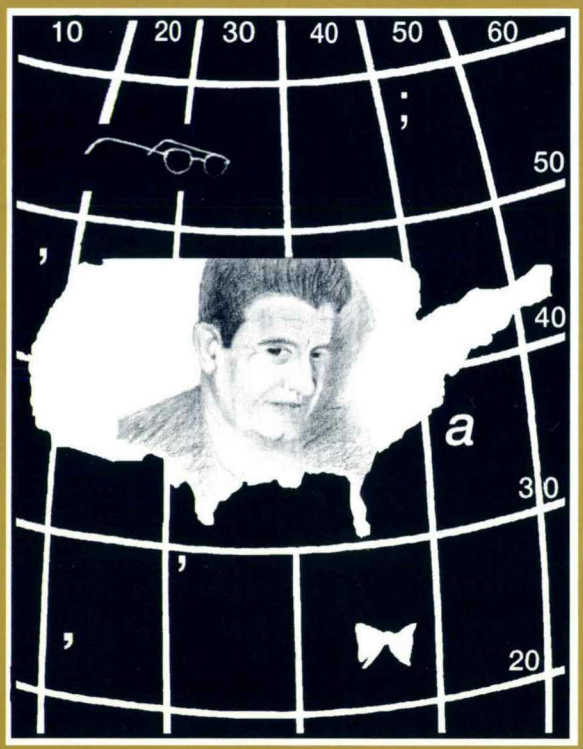
Lacan avec la psychanalyse américaine

Sous la direction de Judith Feher-Gurewich
et Michel Tort



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Lacan avec la psychanalyse américaine

sous la direction de
Judith Feher-Gurewich
et de
Michel Tort

Salman Akhtar, Marcianne Blévis, Monique David-Ménar, Joël Dor, Pierre Fédida, Judith Feher-Gurewich, Jacques Hassoun, Nicholas Kouretas, Arnold Modell, Juan-David Nasio, Malkah Notman, Anna Ornstein, Paul Ornstein, Michel Tort, Daniel Widlöcher

Lacan avec la psychanalyse américaine

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Maud Mannoni

© by Éditions Denoël, 1996
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24542.X
B 24542.9

REMERCIEMENTS

Ce livre a pour origine les interventions présentées au Colloque franco-américain sur les « états-limites », qui s'est tenu les 4 et 5 novembre 1994, sous les auspices du *Laboratoire de psychopathologie fondamentale et psychanalyse* de l'université Denis-Diderot — Paris-VII. Nous souhaitons donc, en tout premier lieu, exprimer notre gratitude au Pr Pierre Fédida qui, en sa qualité de directeur du Laboratoire, a rendu possible cette rencontre.

Nous sommes également reconnaissants à M. Yves Mabin, du ministère des Affaires étrangères et à M. Christian Delacampagne, attaché culturel à Boston de l'ambassade de France aux États-Unis, de leur généreuse contribution financière, qui a aidé au remboursement des dépenses des participants américains. Nous remercions aussi le ministère de l'Éducation et de la Recherche, qui nous a permis d'utiliser son auditorium, ainsi que les entreprises Assets Managements Society, Sanofi Pharma Inc., Upjohn Inc., Roche Inc., Gruenenthal et Beaufour Ipsen Inc., pour leur soutien financier.

Au Pr Agnès Oppenheimer, de l'université de Paris-V et de la Société psychanalytique de Paris, nous adressons nos plus vifs remerciements pour avoir si bien dirigé, par ses astucieux commentaires, le déroulement des débats.

Nos remerciements vont également au *Journal of the American Psychoanalytic Association*, pour nous avoir accordé la permission de reprendre le texte de Salman Akhtar, M.D., « Les

fantasmes "un jour peut-être..." et "si seulement..." », qui fut prononcé à l'origine et sous une forme assez différente, lors du colloque de Paris.

Nous remercions Sarah Salomonowicz pour son travail éditorial, ses recherches bibliographiques et la réalisation de ce livre, qui n'aurait pu paraître sans son immense rigueur associée à une grande puissance de travail.

Nous tenons aussi à exprimer notre gratitude à tous ceux qui ont participé à l'élaboration de cet ouvrage, et en particulier Françoise Carlier, Manuela Varey, Jocelyne Leray, Miren Arambourou, Anne Akoun, Nadia Babic et Serge Dorothée.

Avant-propos

Avant-propos... après-coup
Le sujet américain et sa psychanalyse

Judith FEHER-GUREWICH

Les textes présentés ici sont issus des travaux à Paris les 4 et 5 novembre 1994 dans le cadre du Laboratoire de psychopathologie fondamentale et de psychanalyse de l'université de Paris-VII. Ce colloque institutionnalisait, pour la première fois dans l'histoire de la psychanalyse, une rencontre entre des psychanalystes américains et des psychanalystes français diversement influencés par la pensée de Jacques Lacan.

Le thème des états-limites *(borderline)* avait été choisi parce que cette catégorie diagnostique née aux États-Unis a rencontré une certaine opposition parmi les analystes lacaniens qui sont restés fidèles à la nosographie freudienne des névroses, psychoses et perversions. De ce fait, aussi bien littéralement que métaphoriquement, les états-limites opèrent comme une ligne de démarcation entre les perspectives américaines et lacaniennes. Si aux États-Unis, la plupart des théories psychanalytiques ont progressivement abandonné l'hypothèse freudienne qui veut que les désordres psychiques trouvent leur genèse dans la sexualité, en France, au contraire, le désir inconscient du sujet est resté la pièce maîtresse des investigations de la théorie psychanalytique. Au

vu de cette différence fondamentale entre ces deux côtés de l'Atlantique, il s'imposait de se demander si les états-limites constituent un épiphénomène de l'évolution de la pensée psychanalytique américaine ou si au contraire cette nouvelle catégorie clinique impose de reconnaître un état psychique nouveau, qui ne peut se réduire aux catégories diagnostiques habituelles (ce point est repris dans mes remarques introductives).

Cependant dans l'*après-coup* du colloque, il est apparu évident que le concept de *borderline* n'a pas opéré comme l'élément charnière entre les différences de perspectives qui ont été présentées. Aussi, lorsque les organisateurs du colloque sont devenus les éditeurs du présent ouvrage, le titre de *Lacan avec la psychanalyse américaine* leur est apparu plus adapté pour rendre compte des objets qui avaient été traités.

Pour les Américains — comme le révèle le titre du même ouvrage publié aux États-Unis, *The Subject and The Self* — les enjeux du colloque se sont divisés autour de deux pôles : du côté français de l'Atlantique c'est le sujet — entendu comme le sujet de l'inconscient — qui définit le champ de la psychanalyse, de l'autre côté ce serait plutôt le *self* — perçu comme un conglomérat complexe confondant conscient et inconscient — qui domine les différentes tendances de la psychanalyse américaine contemporaine. Le *self* n'est pas le moi freudien — si on l'entend comme l'agent du principe de réalité ou même si on lui attribue une fonction d'objet investi narcissiquement. Le *self* américain est à la fois une structure intrapsychique qui rappelle les définitions du *self* formulées par Winnicott et Melanie Klein, et une structure intersubjective qui rassemble les effets des relations primordiales du sujet à leur tour agies dans le transfert. Dans cette perspective, le complexe d'Œdipe et ses origines pulsionnelles sont mis à l'écart au profit d'une vision plus globale de la subjectivité. En ce sens, pour les Américains ce serait

Freud qui serait mis sur la sellette : si la psychanalyse américaine se définit comme le procureur général de l'œuvre freudienne, les Français se verraient plutôt comme son avocat. D'un côté Freud est dénoncé pour les erreurs graves qu'il aurait commises, de l'autre Freud doit rester le référent du champ que la psychanalyse délimite. Cette polarisation par rapport à la place de la découverte freudienne permet dans l'après-coup de mettre en exergue le point névralgique sur lequel ont buté les participants du colloque. Le Freud « américain » n'est pas le Freud « français ». Les uns comme les autres ont été pris de court par cette méconnaissance mutuelle à laquelle ils ne s'attendaient pas.

En effet les psychanalystes français, visiblement désireux de faciliter le dialogue, ont systématiquement tenté de retraduire en termes freudiens les formulations de Lacan, pensant ainsi établir un dénominateur commun entre les parties en présence. L'échec de cette bonne volonté est révélatrice de l'océan théorique qui sépare les parties en présence. Les Français semblent avoir oublié que Lacan s'est engagé dans une double opération : d'un côté il s'est efforcé de rendre l'accès au vif de l'expérience psychanalytique en « retournant » à Freud, de l'autre il a produit sur cette base sa propre conceptualisation qui prolonge mais aussi diverge résolument de la théorie freudienne. De plus, Lacan a toujours mis une certaine coquetterie à attribuer à Freud ses propres découvertes, et cette fusion imaginaire entre les deux œuvres a continué à informer le travail de ses disciples. Aujourd'hui les analystes français continuent le travail de décryptage du *corpus* freudien, sans même prendre conscience de la façon dont la grille lacanienne influence leur lecture. De plus il est incontestable que la vision lacanienne de la psychanalyse américaine — telle qu'il en parle dans les années cinquante et soixante, et qui vise essentiellement la théorie de l'adaptation, du moi fort, la *corrective emotional experience*, le ravalement de la parole

au profit des affects, l'identification au moi bien analysé de l'analyste, etc. — n'a pas été relue et corrigée par les nouvelles générations d'analystes. Nombreux sont les psychanalystes français qui ignorent que le Freud critiqué aujourd'hui par la psychanalyse américaine contemporaine concerne au premier chef celui qui avait été lui aussi relu par Hartmann, Kris, Loewenstein, Rappaport, etc. En ce sens, les nouveaux apports de la psychanalyse américaine se définissent par rapport et « contre » un Freud qui n'a plus qu'un lien ténu avec le Freud français (la diatribe antifreudienne qui sévit aujourd'hui aux États-Unis à propos de l'exposition *Freud, conflit, culture,* que la Library of Congress a dû reporter à une date ultérieure, est un exemple parmi d'autres de ces différences fondamentales).

Au vu de cette méconnaissance qui a indubitablement infiltré les échanges de cette rencontre historique, une préface en miroir à celle qui a précédé l'édition américaine de ce même livre s'imposait. Si la préface américaine s'est donné pour tâche d'éclairer les lecteurs sur le commentaire théorique que Lacan a donné à l'œuvre freudienne, la préface française doit, quant à elle, rendre compte des motifs qui ont poussé la psychanalyse américaine à se tenir à distance de ce qu'elle a compris de l'œuvre de l'inventeur de la psychanalyse. C'est, bien sûr, le contexte culturel dans lequel ces deux mondes psychanalytiques ont fleuri, qui façonne ces prises de position où Freud est soit vénéré soit honni. Dans la mesure où « l'étranger » est le mieux placé pour dire sans qu'il le sache « la vérité » sur l'autre, il ne s'agit pas ici de redoubler la critique lacanienne de la psychanalyse américaine, mais plutôt de s'interroger sur la part de résistance qui sous-tend ces positions contradictoires. *A contrario,* une revue de l'évolution de la psychanalyse américaine permettra peut-être de mettre en évidence ce qui, dans la psychanalyse lacanienne, a motivé cette fidélité et cette allégeance à l'œuvre de Freud.

Ce rapide survol tentera de contextualiser les contributions américaines et de mettre l'accent sur les points sur lesquels ont buté les discutants français.

La théorie psychanalytique est à la fois tributaire et partie prenante du contexte culturel et social dans laquelle elle s'élabore et fait école. Par exemple, l'engouement que la psychanalyse lacanienne a connu en France n'est pas uniquement lié à la vogue structuraliste à laquelle elle a largement contribué. Ce serait plutôt la vision psychanalytique du sujet désirant qui aurait fait les délices non seulement de l'intelligentsia mais aussi de la culture populaire et journalistique. En ce sens, on pourrait penser que certains aspects de la théorie lacanienne ont ragaillardi la philosophie et l'éthique libertine du XVIII[e] siècle (comme le titre du présent ouvrage qui fait clin d'œil au fameux article de Lacan « Kant avec Sade » le suggère). Cette hypothèse permettrait d'expliquer en quoi le « French Freud » — comme l'appellent les Américains — aurait éclairé la pensée de son maître avec le halo d'une tradition autochtone aussi glorieuse que provocante, donnant la mesure du succès de la psychanalyse lacanienne. En effet quand les théories sexuelles de Freud, qui avaient tant choqué ses contemporains, ont été reprises par la psychanalyse française, leur influence sur les idéaux sociaux de l'époque est restée modeste. Le contraste entre les concepts freudiens et l'éthique morale et religieuse du moment n'a pas affecté outre mesure une société rompue aux charmes des belles hystériques de la Salpêtrière. Lorsque, dans les années cinquante, Lacan s'est insurgé contre le scientisme moral prôné par la psychanalyse d'outre-Atlantique, il visait au premier chef l'infiltration de cette dernière dans la psychanalyse française. C'est par le biais d'une théorie fondée sur le désir et l'origine sexuelle des fantasmes inconscients que Lacan a lutté contre le ravalement qu'avaient subi les contributions les plus précieuses du *corpus* freudien.

Les États-Unis ne dérogent donc pas à cette règle fondamentale qui veut que la psychanalyse affecte et reflète les idéaux sociaux qui l'abritent. Quand la psychanalyse freudienne s'est introduite en Amérique du Nord au début de ce siècle, elle s'est constituée comme charnière entre l'éthique protestante et les idéaux de la libre entreprise. À la fois soldat et architecte, elle a donné à cette société de pionniers les moyens de penser ses membres comme des êtres indépendants, responsables et *self sufficient*. En ce sens, la psychanalyse américaine a très vite perdu la dimension subversive que lui avait reconnue Freud. Elle s'est inscrite dès le départ dans l'esprit du pragmatisme philosophique qui place le potentiel créatif de l'individu sur un pied d'égalité avec les institutions sociales qui l'entourent. Les aspirations individuelles et le bien social se complètent, si du moins les premières trouvent matière à s'épanouir dans les dernières. Cette créativité individuelle ne relève pas du pouvoir d'un *cogito* mais elle est perçue, au contraire, comme un ferment imprévisible capable de remettre en question les idées reçues; le progrès social en dépend. Le sujet américain est un sujet divisé entre sa propension supposée à l'adaptation et sa capacité supposée à produire inopinément du neuf.

Si la psychanalyse des débuts était nourrie par les idéaux normatifs de la philosophie pragmatiste mâtinée des préceptes de l'éthique protestante, elle était également appelée à résoudre les difficultés inhérentes à cette nouvelle société de pionniers, confrontée à la croissance des grandes métropoles, à l'industrialisation et à l'émigration. La remise en question des apports de la civilisation européenne étant devenue un moyen de repenser la conscience collective américaine, la fonction classique de la psychanalyse — qui est bien de débusquer la méconnaissance qui charpente le moi, afin de libérer l'inconscient — a été inversée. En effet comme une partie du *working through* était en quelque sorte prise en

charge par la société elle-même, la psychanalyse devait agir là où on avait besoin d'elle, c'est-à-dire au niveau d'un moi qui manquait d'idéaux stables auxquels se raccrocher. La libération des forces inconscientes du sujet devenait secondaire face à la nécessité de lui assurer un sens de soi stable et un moi solide, capables de faire face aux aléas de cette société en mutation. Ce renversement des rôles explique pourquoi, dès le départ, la psychanalyse s'est annoncée comme une science de l'adaptation.

Une telle interprétation permet de saisir avec plus d'acuité ce qui constitue le fil qui a traversé toute l'histoire du mouvement psychanalytique américain. Si la « peste » freudienne n'a pas été reconnue pour ce qu'elle était, ce n'est pas nécessairement parce que les Américains ont esquivé le poison de la sexualité infantile et de l'instinct de mort, mais parce qu'ils ont perçu la psychanalyse comme la méthode de choix qui permettait à l'individu d'exercer un contrôle sur lui-même. En ce sens, prendre connaissance de son inconscient permet au moi d'établir des stratégies sûres, soit pour l'exploiter, soit pour le mettre au pas. Le désir inconscient ne peut donc pas être compris comme ce qui démonterait l'assise sociale de l'individu. L'inconscient et le moi doivent être mis sur le même plan, afin que le dévoilement du matériel refoulé puisse être réinvesti positivement dans le moi du sujet.

La psychanalyse américaine s'est donc constituée, depuis ses débuts, comme une science de l'individu mise volontairement au service d'un « bien social » qui serait avant tout orienté vers la production d'un sujet capable de s'ajuster aux demandes d'une société nouvelle. Cette optique a forcé la psychanalyse à repenser ses concepts au fur et à mesure que les idéaux normatifs de la personnalité subissaient des changements : afin de garder « le monopole » de sa connaissance du psychisme et de son pouvoir de l'affecter, la psychanalyse

devait trouver des formulations théoriques sur le devenir du sujet humain qui maintiennent vivants les fondements de la psychanalyse sans pour autant tomber dans les travers d'une vision universaliste et anhistorique des processus psychiques. En effet, si la société et l'individu s'accordent pour se transformer l'un l'autre, la théorie psychanalytique doit trouver des modèles théoriques à même de refléter et d'affecter ce lien social en mutation. Cela explique la multiplicité des théories psychanalytiques qui ont pris tour à tour le devant de la scène américaine. La psychologie du moi, la *self psychology,* la théorie de la relation d'objet, la nouvelle psychologie des femmes et même la pensée de Lacan au sein du monde universitaire ont été appelées à donner corps à des conceptions de la subjectivité correspondant aux modèles normatifs en vogue.

L'analyse qui précède n'est certainement pas exhaustive; d'autres mobiles théoriques et pratiques animent les divers « moments » de la psychanalyse américaine. Elle permet cependant de mettre en évidence les renversements dialectiques qui sous-tendent son évolution. Nous nous bornerons donc dans cette introduction à mettre ces derniers en exergue en laissant le soin aux participants américains d'expliquer de « l'intérieur » ce qui les a amenés à choisir une option théorique plutôt qu'une autre. De plus la riche présentation du Dr Kouretas sur l'histoire du concept de *borderline* aux États-Unis offre le point de vue du clinicien sur l'évolution de la psychanalyse américaine.

The American Way of Life tant décriée par Lacan a inscrit, dès les années vingt, la libido et les conflits œdipiens dans la culture populaire, faisant de la psychanalyse des débuts une idéologie à la fois libératrice et normative. La psychanalyse révèle les possibilités et les aléas de la liberté individuelle et sexuelle auxquelles aspire la société américaine de l'époque. Le cinéma, la littérature et l'opinion publique n'ont pas

manqué de s'inspirer de la découverte freudienne pour redéfinir l'univers psychosexuel du sujet moderne.

La mise à nu des fantasmes œdipiens et des processus inconscients trop rapidement absorbés par un public à peine sorti de l'ère victorienne va cependant inquiéter les psychanalystes de la deuxième génération, qui verront dans cette vulgarisation de la psychanalyse une atteinte au statut scientifique de la discipline. Tout en souhaitant maintenir l'essor « humaniste et libérateur » d'une pratique qui rend patents les désirs humains les plus obscurs, ces psychanalystes voulurent de surcroît inscrire l'histoire du développement psychique dans le cadre rigoureux d'une psychologie positiviste.

Cette position somme toute paradoxale, qui tente d'associer les aspirations humanistes et scientifiques de la théorie psychanalytique, a donné naissance à l'*ego psychology*. Comme son nom l'indique, cette nouvelle science de l'individu va faire du moi l'ambassadeur entre les pulsions et le lien social. S'aidant du modèle de la deuxième topique qu'elle va s'employer à redéfinir, l'*ego psychology* va démontrer que l'organe du moi a un développement parallèle à la vie instinctuelle de l'individu. Les résistances causées par les conflits œdipiens entravent les fonctions créatrices et adaptatives dont le moi de l'individu serait naturellement doté. Il s'agit donc de libérer l'organe du moi des effets néfastes d'une maturation instinctuelle qui ne serait pas arrivée à terme. À travers l'analyse des résistances, les « sphères » non conflictuelles du moi sont à même de s'épanouir d'autant plus que les effets positifs du transfert permettent au sujet de s'identifier aux idéaux constructifs que lui offre son analyste. On pourrait alors suggérer que le modèle normatif proposé par le moi « bien analysé » de l'analyste américain de la deuxième génération rencontre l'idéal du citoyen américain des années cinquante et soixante. L'autonomie, la responsabilité, l'esprit d'entreprise, le goût pour la sublimation sans oublier le droit à

l'orgasme dans le cadre de la conjugalité, ont droit de cité. Il faut noter cependant que cet idéal normatif, qui trouve ses sources aussi bien dans la découverte « scientifique » de la psychanalyse que dans l'*ethos* de la société américaine, privilégie des qualités typiquement masculines ou « patriarcales ». Le développement psychique du garçon sert de modèle à celui de la fille aussi bien du côté de « la science » que du côté de la normativité.

L'*ego psychology* de l'école d'Hartmann, Kris et Loewenstein s'est donc érigée en maître à penser d'une psychanalyse qui a soigneusement mis à l'écart les aspects de la théorie freudienne qui pouvaient mettre en échec les aspirations positives et positivistes de cette nouvelle science de l'adaptation. Cependant l'énorme succès de ce mouvement — qui a littéralement fait la loi à la psychiatrie américaine pendant les années cinquante et soixante — va bientôt connaître un revers de fortune. D'une part, la psychopharmacologie va s'employer à déloger la psychanalyse des hôpitaux psychiatriques; d'autre part, l'idéal normatif prôné par l'*ego psychology* commence à s'effriter. La psychanalyse « classique », comme on l'appelle aussi, est jugée trop rigide. À force de vouloir démonter les résistances qui font échec à l'esprit d'entreprise et au sens d'autonomie, l'analyste de la deuxième génération semble ignorer les nouveaux malaises psychiques qui sévissent dans une Amérique fatiguée par les excès du « *time is money* » et autres abus du capitalisme. Le moi « masculin » fort et responsable s'insurge et révèle une fragilité dont l'étiologie ne semble plus répondre à l'analyse des défenses. Il s'agit d'adoucir les idéaux de la personnalité. La société américaine des années soixante-dix réclame une genèse de la subjectivité qui déplace les sites de la culpabilité. L'approche psychanalytique doit être plus sympathisante et surtout plus maternante envers le patient. La psychologie du *self* de Kohut, suivie de près par les écoles psychanalytiques de la relation d'objet, va

progressivement participer à l'élaboration d'un nouveau modèle normatif. Si une affinité élective entre la théorie freudienne prônée par l'*ego psychology* et l'*ethos* américain des années cinquante et soixante a produit le modèle du « moi fort et autonome », le même principe s'applique aussi à la nouvelle figure du *self*. Et tandis que de nouveaux mouvements psychanalytiques prendront la place de l'*ego psychology*, du côté des idéaux sociaux, c'est le pragmatisme philosophique du début du siècle qui retrouvera de la vigueur.

Il est bien évident que cette mise en perspective se situe à un niveau différent des représentations que ces divers mouvements de la psychanalyse américaine se donnent communément de leurs oppositions. Elle permet de rendre compte autrement des paradoxes tels qu'ils sont perçus par les psychanalystes américains. Par exemple, l'*ego psychology*, curieusement, a fait longtemps barrage à l'introduction de la relation d'objet anglaise aux États-Unis. Mis à part la discorde entre Melanie Klein et Anna Freud, les différences de perspective entre ces deux écoles de pensée risquaient en effet de faire éclater la position de force acquise par la psychanalyse américaine qui avait réussi à établir dans le monde psychiatrique une vue quasi monolithique du fonctionnement psychique. En effet, les théories de la relation d'objet (Klein, Balint, Winnicott, Fairbairn et Guntrip) renversent les postulats freudiens qui avaient été adoptés par les psychologues du moi : si l'attachement et la dépendance à l'autre passent avant la satisfaction des pulsions et si la libido tend vers l'objet et non pas vers le plaisir ou la réduction de la douleur, comment peut-on expliquer l'idée freudienne de l'homéostase et comment attribuer les conflits œdipiens à la vie des pulsions ? Par ailleurs, les concepts de la structure œdipienne précoce, de l'objet transitionnel, du *holding environment* avaient une portée psychanalytique plus profonde et donc plus menaçante que les écoles néo-freudiennes (Erich

Fromm) et les écoles interpersonnelles (Harry Stack Sullivan) qui souhaitaient minimiser le rôle des pulsions et mettre en exergue les facteurs sociaux et culturels dans le développement humain — ces dernières n'ayant acquis qu'une faible notoriété.

Le regain d'intérêt pour la théorie de la relation d'objet dans les années soixante-dix et quatre-vingt est dû aussi bien à la mort d'Anna Freud qu'aux recherches de la psychologie développementale. L'étude des nouveau-nés et la mise en évidence de l'interaction entre mère et enfant comme constituant les bases de la subjectivité s'opposent à l'idée que les pulsions sont à l'origine de la motivation humaine. Les études éthologiques et les observations de nouveau-nés confirment les théories anglaises et démontrent qu'il y a chez l'être humain une propension naturelle à chercher à établir des liens cognitifs et affectifs avec les objets de l'entourage. Ces travaux montrent que le bébé cherche avant tout confort et affection et que ce désir prime sur la satisfaction de ses pulsions. Donc, si la psychanalyse veut rester aujourd'hui une discipline scientifique légitime, elle doit trouver des compromis qui permettent à la théorie des pulsions et à la théorie de la relation d'objet de coexister, même si les prémisses de ces deux théories sont par définition contradictoires. Depuis l'introduction de la relation d'objet au sein de l'*ego psychology,* les différences théoriques entre ces deux tendances semblent s'être déplacées vers de nouveaux enjeux. Il s'agit pour la psychanalyse américaine « orthodoxe » de se distinguer de la *self psychology* de Kohut et de l'école intersubjective de Stolorow qui, dans la foulée de Fromm et Sullivan, ont introduit la dimension interpersonnelle et les facteurs affectifs « réels » dans ce qui détermine ce nouveau sujet américain des années soixante-dix. Disons ici que si la *self psychology* est remarquablement représentée dans cet ouvrage par Paul et Anna Ornstein, les travaux d'Arnold Modell et de Salman Akhtar

rendent par ailleurs compte de la tendance qui tente de faire le joint entre certains concepts freudiens et l'apport de la théorie anglaise de la relation d'objet.

Si nous revenons maintenant à cette nouvelle « affinité élective » entre la psychanalyse et les idéaux sociaux des années soixante-dix, nous pouvons aisément comprendre pourquoi la *self psychology* de Kohut a fait l'objet d'une vulgarisation qui n'est pas sans ressembler à celle qu'avait subie l'œuvre de Freud dans les premières décennies de notre siècle. Il s'agit ici de souligner que cette théorie, plus humaniste que scientifique, s'est attachée avant tout à débarrasser la psychanalyse des traces « européennes » freudiennes et phallocratiques qui marquaient la psychanalyse orthodoxe. En effet, le concept du *self* est une pure création américaine. Ce sont les pragmatistes tels William James, Charles Horton Cooley, James Baldwin et George Herbert Mead, qui ont défini le concept sociologique du *self* et l'idée que le *self* et la société se produisent mutuellement. En ce sens, le *self* n'est pas inné mais il est une construction sociale produite intersubjectivement. La *self psychology* va pousser très loin cette idée en montrant que le *self* sain est une structure intersubjective qui a été façonnée par le regard aimant de l'autre. C'est la reconnaissance et la confirmation de l'autre qui permettra au potentiel créatif du sujet de s'épanouir. Il n'est pas question bien sûr ici d'une aliénation qui serait constitutive de la subjectivité. L'aliénation moderne n'est jamais que l'effet d'un environnement parental affectivement déficient. En conséquence, d'après cette nouvelle vision de la subjectivité, l'individu n'est plus sommé de résoudre les conflits intrapsychiques qui produisent sa névrose. En effet, ni ses résistances ni ses conflits œdipiens ne peuvent être tenus pour responsables de ce nouveau mal psychique qui le traverse. L'univers familial est mis au ban des accusés et l'analyste moins silencieux et beaucoup plus empathique doit

réhabiliter chez le sujet une image de soi restée en souffrance. On peut donc déduire *a contrario* que les troubles du narcissisme et les fameux états-limites que mettent en évidence ces groupes antifreudiens signent l'envers d'un nouvel idéal de la personnalité. Le lien social ne pourra se raffermir que si l'empathie qui a manqué au sujet pendant les années où il se constitue peut connaître un nouvel essor. Le rapport à l'autre ne pourra fleurir que si l'estime de soi et la reconnaissance mutuelle l'emportent sur les idéaux d'autonomie et de chasse au succès qui avaient caractérisé l'époque précédente. De plus, ce nouveau modèle de la normativité ignore la signification de la sexualité dans le développement psychique. Les fantasmes érotiques et les réminiscences de la sexualité infantile sont le plus souvent compris comme une défense contre des abus sexuels réellement subis. Désormais, la vie affective du sujet prend racine bien avant que le langage donne son sens à un œdipe qui constituait encore, pour les psychologues du moi, la structure psychique et désirante de l'individu. En ce sens, le modèle d'un moi « masculin » autonome et indépendant a été remplacé par un *self* au narcissisme solide et capable d'empathie. Que son genre soit de sexe masculin ou féminin n'est pas une question déterminante pour cette nouvelle psychanalyse qui voit dans le rapport mère-enfant le fondement de la subjectivité. Le père n'est d'ailleurs pas perçu comme ayant une fonction séparatrice mais plutôt comme celui qui doit prendre le relais « empathique » dans la configuration familiale.

C'est donc bien la mère qui devient au premier chef la cible de ce nouveau modèle normatif dans lequel la psychologie du *self* (et ses dérivés théoriques, telle la psychanalyse intersubjective de Stolorow) a fait ses armes.

Cet état de fait ne va pas manquer d'être sérieusement mis à mal par le mouvement féministe américain qui va faire son entrée sur la scène psychanalytique à la fin des années soixante-

dix. À force de blâmer la mère, cette nouvelle psychanalyse ne renforcerait-elle pas indirectement les idéaux patriarcaux qu'elle s'efforçait de détruire? La *self psychology* comme l'*ego psychology* semblent ignorer ce qui distingue biologiquement, structurellement et psychiquement l'être féminin de l'être masculin. Le féminisme psychanalytique — ou la « nouvelle psychologie des femmes », comme on l'appelle aussi — va repenser les fondations de la psychanalyse à travers la différence des sexes qui n'est plus comprise comme l'énigme à laquelle est confronté l'enfant à l'orée de l'œdipe, mais comme l'organisateur de deux lignes de développement qui seraient distinctes pour chacun des deux sexes. Ce point de vue est représenté ici par les travaux des Drs Notman et Zilbach. Il est important de souligner par ailleurs que cet *ethos* féministe — qui a pris des formes diverses dans la théorie psychanalytique — a eu des retombées discrètes mais certaines sur l'*ego psychology*, la *self psychology* et la relation d'objet, qui ont dû ajuster leur propre vision du développement psychique afin de ne pas retomber dans les écueils du phallocratisme, essentiellement représenté par la théorie freudienne de l'envie du pénis.

La nouvelle psychologie des femmes — « *the new psychology of women* » — s'inscrit dans le prolongement du fameux débat des années vingt, qui avait opposé Freud à Jones, Horney, etc. L'introduction tardive de la théorie de la relation d'objet explique en partie la raison de ce moratoire imposé à cette question passionnante de la « féminité primaire ». Il faut savoir aussi que le féminisme radical des années soixante, estimant que la psychanalyse contribuait largement à une oppression « normative » de la femme, avait choisi de la tenir à distance. Par contre, le féminisme culturel des années soixante-dix et quatre-vingt a trouvé dans l'arsenal théorique de la psychanalyse contemporaine matière à s'y faire une place de choix : une relecture du débat des années vingt,

ponctué par les découvertes de la relation d'objet et par le travail de Robert Stoller, permet de repenser différemment le développement féminin et masculin. La relation à la mère de l'époque préœdipienne prend résolument le pas sur l'œdipe et ses coordonnées problématiques. Robert Stoller démontre de surcroît, à l'encontre de Freud, que la féminité primaire inaugure le développement psychique des deux sexes. En ce sens, il incombera au garçon de renoncer à cette féminité première afin d'assumer sa position masculine. De ce fait la charge du renoncement est renversée. Il ne s'agit donc plus pour la femme d'assumer son manque de pénis. Elle pourra s'adonner pleinement à une image de la féminité « qui ne manque de rien ». L'image normative du sujet américain subit encore une fois une transformation radicale. Il s'agit maintenant de donner consistance à un idéal social qui met en exergue des qualités trouvant leur source dans la féminité primaire. Le féminisme psychanalytique fait le lien entre les nouvelles maladies de l'âme — le *borderline* et les désordres narcissiques — et les idéaux trompeurs qui ont dominé l'ère phallocratique. L'injonction qui pousse le sujet à renoncer au riche legs maternel, loin de promouvoir son potentiel créatif, le plonge au contraire dans les affres de la dépression et de la solitude.

S'inspirant en partie du modèle normatif proposé par la *self psychology,* mais lui attribuant une genèse psychodynamique différente, ce mouvement offre à la société américaine le modèle thérapeutique d'une mère idéale qui peut dispenser estime de soi et capacités relationnelles. À suivre son exemple, l'individu peut finalement donner voix à ses aspirations profondes, celles qui, précisément, ont été étouffées par les impératifs de la métapsychologie freudienne qui veut que la femme comme l'homme s'arrachent aux charmes létaux du continent dit « noir ».

Cette revue lapidaire de l'évolution de la psychanalyse

américaine ne serait pas complète si l'on ne mentionnait brièvement l'usage qui est fait de la théorie lacanienne dans le monde féministe académique américain. Ce dernier s'en prend au féminisme psychanalytique pour avoir suscité l'illusion que cette féminité nouvelle pourrait échapper aux contraintes de l'ordre phallocratique. C'est dans cette perspective que le féminisme universitaire tente de mettre la théorie lacanienne à contribution. Il s'agit de définir une nouvelle subjectivité qui pourrait séparer le genre du sexe biologique. Dans cet usage original de la théorie lacanienne, le phallus devient un signifiant du désir disloqué du pénis qui habituellement l'incarne. Cette vision de la subjectivité qui sépare le « genre » du sexe, grâce au pouvoir subversif d'une « mascarade » devenue versatile (*cf.* le phénomène *queer*), n'a fait que renforcer l'inquiétude du monde psychanalytique américain vis-à-vis du retour français à Freud. Il demeure que le féminisme psychanalytique américain n'est pas en mesure d'ignorer son *alter ego* académique. De ce fait, il n'est pas exclu que l'introduction de la pensée lacanienne aux États-Unis passe par le biais de la théorie féministe. Ironie ou retour du refoulé pour celui qui pensait être seul à pouvoir mettre des mots sur le « plus de jouissance » de la femme... Sans vouloir faire barrage à ce pont inattendu, le présent colloque tente, plus traditionnellement, de définir un champ d'échanges où le travail clinique puisse reprendre ses droits.

PREMIÈRE PARTIE

La notion d'état-limite

Les nouveaux désordres de l'inconscient

Judith FEHER-GUREWICH

Peut-on avancer que, dans la foulée de leurs homologues américains, les patients des psychanalystes français auraient troqué leurs névroses d'antan pour un nouveau mal psychique communément appelé *borderline* ou état-limite? Selon les thérapeutes d'outre-Atlantique, ce nouveau désordre de l'âme, à cheval entre la psychose et la névrose, ne serait plus du ressort de la découverte freudienne. Il ne serait plus question d'invoquer, pour expliquer son origine, une trop grande répression sexuelle, ou les avatars d'un œdipe mal résolu. L'ère postmoderne aurait déplacé la genèse de nos malheurs. La culpabilité, les inhibitions sexuelles et les déceptions sentimentales seraient en perte de vitesse. Il ne faudrait plus chercher dans les arcanes de l'inconscient les traces persistantes d'un amour œdipien contrarié. Le patient « état-limite » serait, lui, plutôt en chasse d'une libido qu'un environnement familial ingrat n'aurait pas su éveiller.

Ainsi l'homme tragique d'aujourd'hui a remplacé l'homme coupable d'hier, annonce Heinz Kohut, le père d'un des mouvements psychanalytiques américains prédominants à l'heure actuelle. Cet être tragique est loin d'être professionnellement incompétent ou socialement inapte. Il tire même remarquablement profit des stéréotypes sociaux dont la vie américaine moderne abonde. Mais, sous ses dehors normaux et parfois très sophistiqués, le patient « état-limite » souffre de rages

incontrôlables, d'un vide intérieur, du manque d'estime de soi et il est le plus souvent incapable de créer des rapports affectifs durables. Chaque tentative qu'il fait pour établir un rapport intime avec l'autre lui renvoie une image de lui-même qu'il trouve insoutenable. Aussi recherche-t-il dans la solitude un semblant d'authenticité qui lui procure l'illusion d'une vie intérieure que le regard de l'autre ne mette pas en échec.

L'analyse des patients « états-limites » révèle une enfance marquée par un manque de réponses gratifiantes et par la pénurie d'idéaux utilisables. Leurs aspirations et leurs besoins ont été ignorés par un regard parental indifférent ou même cruel. De ce fait, ils sont incapables d'intérioriser une image d'eux-mêmes suffisamment stable qui leur permette de s'engager dans l'existence.

Cette nouvelle pathologie, qui reflète sans aucun doute les réactions du psychisme face aux lacunes d'une société en pleine mutation, a permis à la psychanalyse américaine de purger le terme de narcissisme de ses connotations péjoratives et de mettre au contraire en évidence ses effets structurants. En effet, ce qui fait défaut aux patients « états-limites », c'est bien une assise narcissique solide. Heinz Kohut, en particulier, insiste sur le fait que l'image positive que nous pouvons avoir de nous-même dépend du regard aimant de l'autre, essentiellement de la mère. Il s'agit donc de distinguer le « narcissisme sain » du narcissisme pathologique afin de définir une approche thérapeutique capable de restaurer un amour de soi laissé pour compte.

Il n'est plus question ici de venir à bout, par l'analyse, des résistances d'un sujet qui ne veut rien savoir des désirs qui l'animent, ni de s'évertuer à découvrir les racines inconscientes de fantasmes érotiques qui brillent d'ailleurs par leur absence. De plus, certains de ces patients « états-limites » sembleraient aussi avoir subi les sévices sexuels que Freud